

RENCONTRE EN RÉGION

Les éditeurs de Bande dessinée

Narbonne, 9 avril 2015



Dédicace,
Florence Cestac.

1 001 bulles. Comprendre un genre pluriel s'adressant à des publics variés

Riche d'une grande diversité de formes et de genres, la Bande dessinée prise dans son ensemble est le quatrième genre le plus lu en France.

■ La « BD franco-belge » a marqué des générations de lecteurs au point de leur insuffler un sentiment d'appartenance à une même cohorte, au sens sociologique du terme, c'est-à-dire un sentiment de partager une référence commune structurante, qu'ils aient été ou non des grands lecteurs de ces ouvrages. Aujourd'hui, les jeunes lecteurs se tournent pareillement vers les Mangas tandis que les Comics séduisent progressivement un nouveau lectorat féminin.

■ La BD s'impose ainsi comme un genre pluriel qui suscite les appétences variées d'un public très hétéroclite. Les éditeurs du SNE ont organisé des débats avec les médiateurs du livre du Languedoc-Roussillon – bibliothécaires, libraires, enseignants et autres professionnels promouvant la lecture – pour faire découvrir le secteur de la Bande dessinée dans toute sa diversité.

www.sne.fr → Événement SNE → Rencontres BD en région

9h15-10h

Ouverture

Marie Bat Communauté d'Agglomération
du Grand Narbonne

Marie-Christine Chaze Présidente de Languedoc-
Roussillon Livre et lecture

Philippe Ostermann Directeur général délégué
des éditions Dargaud, groupe BD du SNE

Pascal Fruchon Conseil général de l'Aude

Josiane Collerais Région Languedoc-Roussillon

Valérie Travier Drac Languedoc-Roussillon

10h-10h30

Présentation de l'histoire de la Bande dessinée en France

Jean-Pierre Mercier Cité internationale de la Bande
dessinée et de l'image, Angoulême

■ En 1833, le Suisse francophone Töpffer est considéré comme l'inventeur de la Bande dessinée : il conçoit un système graphique de narration qui mélange texte et image. L'apparition de la BD s'inscrit dans le contexte de développement de la lecture de la seconde moitié du XIX^e siècle : production plus importante de papier, impression plus rapide et moins coûteuse accompagnent l'essor de la presse satirique. Dans ses prémices, la BD s'adresse donc aux adultes et non aux enfants.

Vers 1890 et 1900 se développent les supports de presse hebdomadaire qui visent un public jeunesse. Exemple : famille Fenouillard, Benjamin Rabier... La BD acquiert alors une réputation de genre mineur, destiné exclusivement à la jeunesse et méprisé des éducateurs.

Bécassine est lancée en 1905 dans le journal *La semaine de Suzette*, qui prône les valeurs de la société catholique de façon ludique avec un héros récurrent. Dans le même temps, *Les Pieds nickelés* mettent en scène des personnages mauvais fauteurs de trouble. Deux courants se développent parallèlement, la Bande dessinée morale (décriée mais tolérée des adultes car plébiscitée des enfants) et la Bande dessinée subversive.

Dès 1925, *Zig et Puce* impose le principe de la bulle et du trait de contours : les personnages éponymes connaissent un grand succès. Ils sont notamment repris dans les publicités du moment.

En 1928, Hergé s'inspire de cette esthétique et débute *Les Aventures de Tintin*.

Après 39-45, l'influence des BD étrangères se fait de plus en plus sentir. On constate un engouement des enfants pour les Comics book apportés par les Américains. Mais ces BD ne correspondent pas aux fortes



Jean-Pierre Mercier retrace l'histoire de la BD en France.

attentes morales des parents et éducateurs dans un contexte d'affirmation des valeurs patriotiques et probes. Emblématique, la « Loi de 49 » met en place une commission de surveillance sur les publications destinées à la jeunesse.

Ces années sont aussi celles du succès du *Journal Vaillant*, journal communiste pour les enfants qui reprend les grands genres existants de la BD. Autre publication importante, le journal *Coq Hardi* témoigne de la demande des éditeurs d'alors de voir impérativement chaque case contenir du texte pour satisfaire à l'exigence de lecture des parents, qui achètent pour les enfants.

■ L'histoire de la Bande dessinée s'accélère et devient plus connue dans les années 50-60, qui actent le développement majeur du genre avec des auteurs comme Franquin, des personnages comme Lucky Luke, Blueberry, Alix ou Chlorophylle. La BD allie alors humour et satire avec une influence américaine assimilée. Les années 60 sont en effet marquées par l'évolution des mœurs portée par la génération baby boom, qui s'intéresse à des « sous-genres » : rock and roll, science-fiction et Bande dessinée prennent ainsi leurs lettres de noblesse. On note un grand intérêt de cette génération pour la science-fiction (ex. : l'héroïne Barbara Ella).

Ce sont les années de *Pilote* et l'arrivée d'*Asterix* : phénomène qui va tout changer, faire accepter la lecture de BD par des adultes. Le rayonnement devient international. Des auteurs comme Fred, Gotlib puis Bilal incarnent la « Bande dessinée franco-belge ». Les genres satiriques prennent leur ampleur – citons le journal *Hara-Kiri* – et coexistent avec des journaux underground qui apparaissent dans les années 70.

Le journal (*À Suivre*) officialise une BD qui s'adresse à un public adulte. On parle pour la première fois de « roman en Bande dessinée » : Corto Maltese en est le symbole. Influence universelle de Möebius : exemple de Bande dessinée sans texte qui repose sur le travail des couleurs. Les auteurs revisitant les codes se multiplient : Margerin, Tardi, Loustal, Bourgeron. La production se diversifie largement à partir des années 90, allant de la BD de genre comme la *fantasy* à celle explorant des jeux d'image à la manière du groupe Loulapo (les Loulipo de l'image).

■ Aujourd'hui, nous sommes dans un âge d'or de la variété dans la production. Nos années sont marquées par l'arrivée du Manga, de la Bande dessinée pour les filles dite « BD girly », par des connexions entre la Bande dessinée et le monde de l'art et par les nouvelles technologies et des blogs. Notre époque bénéficie d'une reconnaissance du travail des auteurs et des éditeurs, qui se manifeste par l'attribution d'aides d'institutions gouvernementales comme le CNL, d'institutions dédiées comme la Cité internationale de la BD d'Angoulême, par les invitations des musées et les expositions, ou encore par la multiplication des festivals (60 à 70 festivals chaque année en France).

10h30-11h30

La Bande dessinée franco-belge et la question du rayonnage par genre

Thierry Joor SNE, Delcourt

Laurent Estrella Librairie BD & Compagnie, Narbonne

Jean-François Marty Médiathèque de Sérignan

ANIMÉ PAR Philippe Ostermann SNE, Dargaud

P. Ostermann : La BD n'est pas un genre mais un média qui regroupe divers genres : polars, science-fiction, romans, etc. Certaines BD sont destinées aux enfants, d'autres aux adultes et d'autres sont mixtes. Les Mangas également englobent plusieurs genres.

J.-F. Marty : La médiathèque est contrainte par un espace : comment y gérer les différents genres de la BD ? Le classement alphabétique, qui a le mérite d'éluider la question des genres, est cependant très opaque pour le public. Dans la majorité des cas le choix est fait de scinder les BD en deux espaces, jeunesse et adulte. Mais dans ces espaces l'organisation reste complexe : les classements trop pointus des bibliothécaires complexifient parfois l'approche des lecteurs.



Débat entre Thierry Joor, Laurent Estrella, Jean-François Marty et Philippe Ostermann.

Les taux de rotation au niveau de la jeunesse sont très importants. Le côté hameçonnage, qui consiste à donner aux lecteurs les nouveautés et les séries phares qu'ils viennent chercher, est indispensable pour faire venir le public. Il s'agit ensuite de faire le lien avec les animations des médiathèques, qui font découvrir la richesse du fonds : exemple d'une animation consacrée à la littérature espagnole qui mélange romans et BD.

T. Joor : Le passage de 1 500 à 5 000 livres produits annuellement est compliqué pour l'ensemble de la chaîne du livre. Les éditeurs Delcourt ne travaillent pas des genres dont ils seraient spécialistes de façon cloisonnée, mais travaillent avant tout des projets d'auteurs. Les éditeurs touchent donc à de nombreux genres de la BD. Il est difficile aujourd'hui d'enfermer une Bande dessinée dans un public spécifique. D'où l'importance de multiplier les références pour montrer la diversité du genre.

Les formats de BD sont de plus en plus nombreux : cela contribue à la complexité de la mise en rayon. Les lecteurs vont plus facilement vers ce qu'ils connaissent. L'enjeu est de les emmener vers un autre genre de la BD qu'ils connaissent moins. Cette multiplication des formats est une opportunité pour éduquer les enfants à la diversité : les médiathèques déploient leur savoir-faire pour satisfaire les goûts déjà affirmés et faire découvrir des BD méconnues de ses lecteurs.

L. Estrella : Volonté des libraires d'avoir un maximum de références pour satisfaire les demandes des lecteurs dans leur diversité, au-delà de la recommandation coup de cœur du libraire qui ne couvre pas toute l'étendue des styles. Cette diversité permet aussi de conseiller les médiathèques pour les aider dans leurs choix.

La librairie spécialisée BD & Cie est organisée avec un rayon jeunesse, mais aussi des rayons thématiques très ciblés comme l'aviation, qui donnent une visibilité nouvelle à certains catalogues. Le fait de classer par genre permet de guider le lecteur et de satisfaire sa demande immédiate. Toutefois cela le cloisonne et ne l'emmène pas vers la découverte. Par exemple, le rayon girly attire des filles, mais les fait entrer dans une catégorie.

■ Échanges avec la salle.

Médiathèque de Saint-Gilles : La médiathèque se positionne plutôt contre l'agencement par genre qui n'aide pas à faire connaître les auteurs. Elle a opté pour un classement par dessinateurs.

Documentaliste dans un lycée à Montpellier : Sélection pour des 16-21 ans. Comme le fonds se porte principalement sur la BD de reportage, un classement thématique par événements historiques ou espaces géographiques a été élaboré avec des professeurs d'histoire. Il n'est pas totalement satisfaisant car certains ouvrages n'entrent pas facilement dans la chronologie.

P. Ostermann : Il rebondit sur l'importance des documentaires qui sont aussi une approche de la citoyenneté par la BD.

J.-P. Mercier : La parution de *Maus* marque un tournant. Les gens ont pris conscience du caractère classique, incontournable, pointu que pouvait acquérir une BD, au-delà du genre. Encore une fois, la BD n'est pas un genre mais un moyen d'expression. La qualité est dans le contenu.

Bruno Canard : La médiathèque de Ganges est un autre exemple d'organisation des rayons avec un fonds thématique sur les arts graphiques et un espace BD pour les tout-petits. En général, les médiathèques craignent de constituer des fonds avec des séries qui démarrent mais qui s'arrêtent avant la fin.

T. Joor : Pour les auteurs, il peut être difficile de passer des années sur un projet. Les éditeurs essaient de les guider, de les aider à réduire le nombre de tomes, en travaillant avec eux les déroulés de l'histoire et la fin. La presse télévisée parle peu de BD : les rôles des libraires et des bibliothécaires sont donc cruciaux en termes de médiation.

Frédéric Lavabre, éditions Sarbacane : La couverture médiatique est pire pour les albums et livres jeunesse.



Iker Bilbao et Olivier Jalabert à propos des genres Comics et Manga.

11h30-12h30

Présentation des différents genres dans les catégories Comics et Mangas

Olivier Jalabert SNE, Glénat

Iker Bilbao SNE, Soleil Manga

I. Bilbao : Les jeunes lecteurs se tournent depuis quelques années vers les nouvelles catégories des Comics et des Mangas : 25 % des 15-24 ans en lisent (contre 9 % pour l'ensemble de la population).

O. Jalabert : L'essor du Manga explique, d'une part, qu'il y ait davantage de librairies spécialisées en Manga qu'en Comics et, d'autre part, que la proportion de Mangas vendus en librairie généraliste ait grossi. Néanmoins le succès récent et gigantesque du Comics *Walking Dead* peut aider les éditeurs à faire parler du genre et à montrer la diversité de leurs catalogues Comics. Historiquement, le Comics américain démarre en 1938 avec les super-héros Superman puis Batman en 1939. Dès lors, le phénomène super-héros gouverne le genre du Comics en France. Il a pris de l'ampleur rapidement avec les éditions Lug, qui ont lancé la maison Marvel avec le titre *Strange*. Un courant se développe également dans les années 40-50 pour un lectorat féminin qui lit des Comics de romance. Exemple : Lois Lane avait sa propre série aux États-Unis. Rappelons que les publications Comics, au départ, étaient destinées à la presse.

I. Bilbao : La culture Manga arrive en France dans les années 90 à travers une double approche. L'une culturelle avec *Akira*, l'autre plus commerciale, qui a pris son essor avec *Dragon Ball*. L'émergence du Manga a été facilitée par le fait que la BD française ne couvrait pas la

tranche d'âge adolescente et le thème de la puberté, de la sexualité adolescente. Les Shōjo sont des récits de jeunes femmes pour les jeunes femmes qui parlent de l'adolescence aux filles et aux garçons.

Les éditeurs français ont élagué dans les publications japonaises, une production foisonnante dont certaines franges se permettent tout avec les images (relations incestueuses, zoophiles, etc.). Ils ont expliqué aux maisons d'édition, aux libraires et médiathèques que le Manga n'était pas que sexe et violence. Ils ont également créé des codes couleur pour aider à comprendre la classification générale du Manga. Cependant avec l'hyperclassification tout le monde s'y perdait : éditeurs, libraires et lecteurs. Des questions se posent aujourd'hui pour la repenser.

O. Jalabert : Aux États-Unis, les auteurs qui travaillent pour Marvel ou DC ne possèdent pas leur héros et doivent respecter l'univers qui appartient à la marque. Franck Muller, après avoir travaillé chez Marvel avec *Dare Devil*, s'est émancipé en créant *Sin City*. On assiste à une période d'émergence des auteurs au-delà des héros eux-mêmes. Apparition de *Hellboy* au croisement entre le fantastique, l'historique et le super-héros.

I. Bilbao : Taniguchi mis à part, les auteurs de Mangas sont peu connus du public et des professionnels français, au profit des titres, voire des maisons d'édition. En effet, ces auteurs vivent loin, sont difficiles à rencontrer, même aux salons, et ils ne sont pas tous médiatisés. Les professionnels du livre se reposent davantage sur la connaissance d'un catalogue éditeur Manga que sur les auteurs. Par exemple Soleil Manga a eu du mal à imposer une collection Shōnen car les maisons d'édition faisant autorité dans la catégorie sont plutôt Pika, Kana ou Glénat. Des petites maisons comme Ki-oon ou Kurukawa ont émergé en travaillant leur image. Contrairement aux Comics de super-héros, où le héros appartient à l'éditeur, au Japon les auteurs sont détenteurs de leurs droits, ils peuvent passer d'une maison d'édition à une autre s'ils le souhaitent.

O. Jalabert : Au début des années 90, les auteurs américains cherchent à s'imposer par leurs noms, à créer leurs propres séries et à les gérer eux-mêmes. Ainsi, ils créent la maison d'édition Image pour eux-mêmes. Ils se mettent alors à différents genres : western, SF, *fantasy*. Ils prennent conscience qu'ils peuvent intéresser une base de lecteurs. Ils sont très présents sur le Net pour être en contact direct avec leur public, et ont donc conscience de leur notoriété.

I. Bilbao : Le genre Shōnen, pour les jeunes garçons, domine. Il représente les deux tiers de la production : *One Piece*, *Naruto* et *Fairy Tail* captent deux tiers de ces ventes et tous les points de vente. Le genre Seinen, pour les jeunes adultes, représente 25 % du marché (avec notamment la catégorie Young). Le genre Shōjo, pour les jeunes femmes, représente moins de 10 % du marché. Cette part est en baisse, notamment en raison de la désaffection du genre par les éditeurs. De plus, les lectrices lisent également les Shōnen et Seinen alors que l'inverse n'est pas vrai.

O. Jalabert : Dans les Comics, un lectorat féminin émerge. Il faut encourager ce phénomène sans a priori sur les lectures vers lesquelles vont les femmes.

14h-14h45

Créer des passerelles entre le roman graphique et la littérature

Jean-Christophe Lopez 6 Pieds sous terre, Altercomics

Florence Cestac Auteur

Éric Marcelin Librairie et éditions Critic

ANIMÉ PAR Bruno Canard Critique de Bande dessinée, médiathèque de Ganges

■ Dans les années 70, des auteurs et éditeurs ont exploré des nouvelles thématiques et ont opéré une rupture avec le format 48CC (grand format cartonné de 48 pages en couleur) et le principe des séries. Futuropolis a été l'un des premiers éditeurs à jouer avec les codes. Un bel exemple est l'illustration du *Voyage au bout de la nuit* de Jacques Tardi. On assiste à la création de petites structures indépendantes dont L'Association, Cornélius ou 6 Pieds sous terre. Ces structures se multiplient dans les années 90, et nombre d'entre elles sont créées par des auteurs : recherche d'une grande liberté d'expression. Depuis lors, on constate une évolution durable des catalogues des éditeurs dans leur diversité qui incluent désormais tous des « one shot » (vs. série) et des romans graphiques.

Les adaptations littéraires apparaissent également dans les catalogues. Dans les années 2000, 6 Pieds sous terre a publié de très belles adaptations, dont *Une trop brillante solitude*. L'ouvrage est remarqué pour le travail pictural d'Ambre, la relation au réalisme de la photo et de son pinceau, et son parti pris de ne pas montrer le visage du narrateur. Autre exemple : l'auteur Daniel Casanave qui est allé à la Bande dessinée par les adaptations ; *L'Amérique* de Franz Kafka est d'abord sorti en trois volumes mais l'intégrale s'est mieux vendue.



Bruno Canard et Florence Cestac.

Je voudrais me suicider mais je n'ai pas le temps est une BD autobiographique sur la vie de Charlie Schlingo. Elle a été créée en collaboration avec l'écrivain Jean Teulé et la dessinatrice Florence Cestac. L'écrivain a livré le scénario écrit d'un bloc, avec des dialogues écrits de manière non conventionnelle. Florence Cestac a pris le parti de s'adapter à ces spécificités sans chercher à les ramener aux codes traditionnels du scénario.

Autre collaboration : *Des salopes et des anges* qui aborde le thème de l'avortement. Tonino Benacquista, écrivain et scénariste, a écrit l'histoire après un long échange avec Florence Cestac sur la matière de l'histoire, les émotions. Pour *Un amour exemplaire*, la collaboration entre Florence Cestac et Daniel Pennac a englobé le travail de l'écriture. Florence Cestac a apporté son savoir-faire dans la réduction et la densité des dialogues tout en respectant l'univers de l'écrivain.

■ Échanges avec la salle.

Pauline Mermet, éditrice Dargaud : Ces collaborations fonctionnent bien parce que Florence Cestac est une auteure « complète » selon le jargon des éditeurs. Elle connaît les codes du scénario et des dessins. Sa collaboration est donc opportune pour les écrivains.

Philippe Ostermann : S'il est compliqué de définir le genre du roman graphique, c'est justement parce que ce n'est pas un genre. Certains l'emploient à tort et à travers simplement pour dire « Bande dessinée » de façon plus élégante. Avant tout, le roman graphique peut être compris comme ce qui ne relève pas de la BD de genre (ni Comics ni BD franco-belge ni jeunesse). Tout comme le roman désigne ce qui n'est pas du roman de genre (ni Fantasy ni érotique ni polar).

14h45-15h45

Bande dessinée jeunesse, des livres les plus consultés aux nouveautés à faire découvrir

Pauline Mermet SNE, Dargaud

Frédéric Lavabre SNE, Sarbacane

Nob Auteur

Laurence Gignoux Bibliothèque départementale de l'Aude

ANIMÉ PAR Cécile Jodlowski-Perra LR Livre et lecture

Nob : Dans sa création réside l'idée de ne pas fermer la porte aux lecteurs plus jeunes, même s'ils ne saisissent pas toutes les références des BD dont certains clins d'œil parlent plus aux adultes. Intérêt pour le côté tout public. Il a créé *Mamette* dans le magazine *Tchô!* avec l'idée de sortir du stéréotype qui consiste à parler aux enfants avec des personnages d'enfants. Il a donc créé une grand-mère entourée d'enfants, parfois charmants et parfois pénibles, une manière d'inviter les plus jeunes lecteurs à avoir un regard distancié sur eux-mêmes. Au premier contact, les lecteurs ont été perturbés par le fait que l'album, avec un personnage adulte, sortait dans une collection jeunesse. En écrivant l'auteur ne pense pas forcément au public cible qui achètera le livre. L'éditeur est là pour que le livre et les lecteurs se rencontrent, même si l'ouvrage est hors les cases. Ce livre a été fortement porté par les bibliothèques, à qui il doit son succès. Cet exemple souligne un paradoxe des livres jeunesse : tout le monde souhaite lire des livres transgénérationnels, comme *Astérix*, pourtant les lecteurs attendent aussi d'être aiguillés par tranche d'âge sous peine de refuser l'achat, de ne pas oser découvrir.

P. Mermet : Le catalogue Dargaud contient des références transgénérationnelles qui plaisent aux enfants et aux adultes d'hier et d'aujourd'hui (*Boule et Bill*, *Garfield*). Mais il faut continuer de surprendre les lecteurs (pari de l'éditeur sur *Ana Ana*, nouveauté jeunesse). Il y a une féminisation appréciable de la BD, avec de plus en plus d'héroïnes. Ainsi les lectrices peuvent s'identifier à des personnages féminins.

F. Lavabre : Les professionnels en jeunesse acceptent davantage la diversité des formats des albums que des BD. Les libraires semblent en effet moins familiers avec la diversité des formats BD jeunesse et ne savent pas forcément comment la valoriser en rayons. Autre différence forte entre littérature et BD jeunesse : l'enfant décide davantage de ses achats BD, par comparaison avec les albums où le choix des parents (ou grands-



Cécile Jodlowski-Perra, Nob,
Pauline Mermet et Frédéric Lavabre.

parents) est plus présent. Troisième difficulté dans la valorisation des catalogues BD jeunesse : la catégorie jeunesse, ou a fortiori « tout public », implique des prix BD inférieurs à ceux qui sont pratiqués en roman graphique par exemple. Pourtant les coûts de production sont équivalents.

L. Gignoux : En bibliothèque la BD concentre l'attente des publics jeunesse : c'est le genre le plus emprunté. Mais la majorité de ce lectorat n'a pas de culture BD et s'en réfère aux best-sellers ou pioche dans les collections au hasard des découvertes. La volonté des bibliothèques est d'éduquer ces lecteurs à la variété des graphismes et des formats.

F. Lavabre : Même si les livres sont « tout public », lorsqu'on veut s'adresser à des publics jeunes il y a des contraintes pour s'adapter à leurs niveaux de lecture et de concentration. La contrainte du format est intéressante dans le travail de l'éditeur et dans sa manière de conseiller l'auteur.

■ Échanges avec la salle.

Un bibliothécaire : Les auteurs jeunesse méconnus peuvent intéresser l'enfant si le médiateur lui permet de les rencontrer tout en le laissant se les approprier. Pour approfondir cette médiation, les rencontres entre bibliothèques et éditeurs sont fécondes. Exemple des expositions itinérantes qui séduisent les médiathèques.

Nob : Les rencontres avec les auteurs permettent d'éduquer à la BD par la compréhension du processus de leur création. Les enfants pensent par exemple que la BD commence par le dessin alors que, dans la pratique, les BD commencent par le travail du scénario.

15h45-16h30

Discussion ouverte. Du travail de sélection à celui de recommandation, quels outils à disposition des professionnels ?

Sylvie Fabarez Médiathèque de Saint-Gilles,
festival Rendez-vous de la BD de Saint-Gilles
Nathalie Païno Librairies Sauramps, Montpellier
ANIMÉ PAR Antoine Maurel SNE, Le Lombard

N. Païno : Les coups de cœur des libraires dépendent avant tout des individus, de leurs cultures. Le libraire apprécie le graphisme, le scénario, la renommée de l'auteur. Il a également d'autres filtres de sélection et de mise en avant, comme les auteurs de la région. Il agence ses tables thématiques en fonction de l'actualité éditoriale. Exemple : des publications simultanées de western, Angoulême, des BD polars parues, etc. Il crée aussi des tables par genre : jeunesse ou tout public, Comics, Manga, imaginaire, aventure, etc.

S. Fabarez : La médiathèque veille à la diversité du fonds au-delà de savoir ce qui marche commercialement. Parmi les critères de sélection, une grande attention est portée aux attentes du public : c'est lui qui a révélé à la médiathèque de Saint-Gilles l'importance de la BD. Le premier contact avec l'objet passe par le dessin mais très vite la qualité du scénario détermine si la BD retient l'attention ou non de l'acquéreur. Le conseil du libraire est capital : la médiathèque de Saint-Gilles travaille avec une librairie spécialisée pour ses acquisitions d'ouvrages BD. Il est important de ne pas s'interdire les découvertes, regarder du côté des petits éditeurs. La presse, comme *dB*, est une source d'informations. Les cahiers critiques sont lus, ainsi que le journal des sorties. En revanche une attention modérée est portée au top des ventes. La revue de libraires *CanalBD* est également consultée. Bien sûr, ces revues, n'étant pas exhaustives, ne sont pas le seul critère de sélection. Les sites de conseils, comme *BDthèques*, sont également consultés pour savoir où en est l'édition des séries notamment. La critique permet de recouper avec les conseils du libraire et du public. Pour les Mangas, *MangaNews* est intéressant. Sylvie Fabarez ajoute qu'ils ont un fonds Manga important, mais qu'il s'avère difficile de savoir à quel public conseiller quels Mangas.

N. Païno : Les libraires regardent un peu *dB*, mais le choix d'achat du libraire se fait souvent avant la parution des critiques. Le dialogue avec le représentant est



Sylvie Fabarez, Nathalie Paino et Antoine Maurel.

important. Le libraire se base aussi sur les programmes de mise en avant des éditeurs : si un titre est particulièrement accompagné par l'éditeur, le libraire choisit ou non de suivre cette mise en avant.

A. Maurel : Les représentants ont entre 100 et 200 titres à présenter aux libraires. Comment le libraire choisit-il ? Quel matériel l'aide dans ses choix ?

N. Païno : Le libraire connaît le fonds et les maisons d'édition, leurs lignes éditoriales. Il se renseigne sur les auteurs. Il connaît les représentants, qui lui présentent les titres susceptibles de l'intéresser. Il aime aussi regarder les planches envoyées en amont par l'éditeur. C'est important pour eux de voir l'objet. L'envoi peut se faire en format PDF, plus rapide et à moindre frais.

S. Fabarez : Les bibliothécaires ont besoin d'aller chez le libraire pour feuilleter les ouvrages avant de les choisir. Ils sont également favorables à un contact direct avec les éditeurs.

Librairie La Bulle, Nîmes : Étaler dans l'année les sorties des gros titres aiderait les libraires à tout valoriser. Les libraires ont des problèmes de stockage et de trésorerie au moment des grosses parutions, en octobre-novembre.

A. Maurel : Cela fait sens, cependant quand les éditeurs essaient d'étaler les gros titres, les ventes sont moins bonnes, notamment en dehors des circuits des libraires indépendants.

N. Païno : Le libraire peut revenir sur certains titres et utiliser les périodes creuses pour les remettre en avant.

Il n'est pas tenu de suivre l'actualité. La valorisation des titres en étalage recoupe aussi la question de la surproduction qui concerne toute la chaîne du livre.

S. Fabarez : Le lecteur de BD a beaucoup évolué : il s'est diversifié. Il est normal que les choix des bibliothécaires soient eux aussi diversifiés. Une fois les sélections faites, les bibliothèques peuvent donner libre cours à leur savoir-faire de médiation. À Saint-Gilles, il y a depuis quinze ans des ateliers BD animés par des auteurs. C'est l'occasion d'une éducation du public à la diversité des catalogues BD.

■ Échanges avec la salle.

Documentalistes : Même techniques de sélection que les bibliothèques, couplées à des demandes de conseils aux enseignants.

S. Fabarez : Les nombreux festivals de BD, montés par des passionnés, travaillent à la fois à la mise en avant de petits éditeurs et à la sensibilisation des enfants. Ils travaillent beaucoup avec les écoles, les enseignants. Les « parcours artistiques » permettent de faire entrer les auteurs ou les éditeurs dans les collèges en obtenant des financements dédiés.

Groupe Bande dessinée du SNE

Président : **Guy Delcourt**. Chargée de mission et auteur de cette synthèse : **Flore Grainger-Piacentino**. Photos : **Languedoc-Roussillon Livre et lecture**. Maquette : **Alain de Pommereau**

Le **groupe Bande dessinée** mène des actions de promotion du genre dans toute sa variété : Bande dessinée franco-belge, Mangas, Comics, romans graphiques, etc. Il organise depuis 2015 des rencontres en partenariat avec les centres régionaux du livre pour échanger avec les médiateurs et prescripteurs du livre sur l'accompagnement des lecteurs dans la découverte de ce secteur composite.

Le **Syndicat national de l'édition** est l'organe professionnel représentatif des éditeurs français. Avec plus de 660 adhérents, il défend la liberté de publier, le droit d'auteur, le prix unique du livre, la diversité culturelle et l'idée que l'action collective permet de construire l'avenir de l'édition.

Journée organisée en partenariat avec Languedoc-Roussillon Livre et lecture.